

ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2007

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.

Le retour de la morale dans la politique internationale

La morale et la politique internationale n'ont jamais fait bon ménage. Dans la sphère internationale, l'État, le « plus froid des monstres froids », ne semble connaître que ses intérêts et la raison d'État. Dans une vision réaliste extrême, l'idée de morale internationale est contradictoire dans les termes. Elle suppose que la communauté des États partage des valeurs et des croyances communes, illusion qui n'a pas survécu à l'idéal de la *civitas christiana*.

Ce n'est pas que la morale soit absente du débat international : l'URSS et ses amis dénonçaient l'immoralité des armes nucléaires ; Ronald Reagan reprendra l'argument à son compte pour soutenir la cause des défenses antimissiles. Dans le contexte idéologique de la guerre froide, on critique l'immoralité ou le cynisme de l'adversaire, on appelle l'Union soviétique « l'empire du mal », la bombe à neutrons américaine « l'arme cannibale ». Tandis que le réalisme des comportements l'emporte sur l'intransigeance morale et parfois sur l'anathème des discours : on traite avec l'Union soviétique, la compétition n'exclut pas la combinaison des intérêts et la recherche du compromis. À l'ère nucléaire, le jugement moral n'est pas suspendu, mais la première vertu reste la prudence.

Depuis la fin de la guerre froide, la morale occupe une tout autre place dans la vie internationale. On la mesure à de multiples signes : montée de la justice internationale, attention accrue portée à l'observation des lois de la guerre dans la conduite des interventions internationales, actes de repentance entre États pour les fautes du passé, invocation systématique de la morale, non plus dans la polémique contre l'adversaire, mais en tant qu'étalon de ses propres politiques et de celles de ses alliés : Clinton qualifie d'immoral le plan Vance-Owen sur la Bosnie-Herzégovine, Bush place son combat contre le terrorisme sous le signe de la clarté morale, les opposants à la guerre d'Irak invoquent le droit et la morale. Les États ne s'en conduisent pas beaucoup mieux, mais on peut en dire ce que Montesquieu dit des hommes, « fripons dans le détail, ils sont en gros de très honnêtes gens : ils aiment la morale ».

À quoi attribuer cet amour soudain, cette combinaison inattendue de la morale et de la politique internationale ? La situation de l'après-guerre froide présente des caractères qui peuvent fournir des pistes d'explication.

La première est une plus grande continuité entre les attitudes politiques intérieures et internationales. La dualité, entre des domaines politiques internes placés sous le signe de la limitation et du contrôle du pouvoir, et la nécessité d'appliquer à l'action internationale des valeurs opposées, au pire l'exaltation de la puissance, au mieux la soumission aux contraintes de la *Realpolitik*, a toujours été difficile à assumer en démocratie. Cette dualité a pu se justifier par les exigences de survie dans un monde sans règles. Mais dans le monde de l'après-guerre froide, où les valeurs de la démocratie se répandent, et où les enjeux de sécurité internationale sont beaucoup moins élevés, en tout cas pour les démocraties prospères et en paix du Nord, cette dualité est beaucoup moins acceptable et d'ailleurs moins nécessaire. On peut dès lors s'offrir le luxe de la morale en diplomatie. [...]

La seconde piste tient au décalage de l'ordre international face aux nouvelles formes de violence : alors que celles-ci tiennent principalement aux dysfonctionnements et à la décomposition des États, l'ordre international a été conçu pour prévenir la guerre interétatique ; il recourt, à cette fin, à des principes tels que la souveraineté, la non-ingérence et l'interdiction du recours à la force, qui forment un tout cohérent. Remettre frontalement en cause ces principes serait aussi hasardeux juridiquement qu'imprudent pour l'ordre international interétatique. D'où le recours à des stratégies de contournement, où la morale joue un grand rôle. L'intervention au Kosovo, « illégale mais légitime » selon Koffi Annan, le regain d'intérêt pour la tradition de la guerre juste ou encore la fameuse formule de François Mitterrand « l'obligation de non-ingérence s'arrête à l'endroit précis où naît le risque de non-assistance » participent de cette démarche.

Gilles ANDREANI et Pierre HASSNER

Justifier la guerre ? De l'humanitaire au contre-terrorisme, 2005.

Première question (réponse en 120-150 mots environ)

À quelles raisons les auteurs de *Justifier la guerre ?* attribuent-ils la place nouvelle que la morale occupe depuis la fin de la guerre froide dans la vie internationale ?

Seconde question (réponse en 180-200 mots environ)

Quel est votre point de vue sur la formule de François Mitterrand « l'obligation de non-ingérence s'arrête à l'endroit précis où naît le risque de non-assistance » ?

Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :

- la qualité et l'authenticité de la langue, et en particulier la précision grammaticale et la richesse lexicale ;
- les qualités d'analyse et de synthèse, pour la réponse à la première question ;
- la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression, pour la réponse à la seconde question.

* *
*

ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2007

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

VERSION (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.

ALLEMAND

Ein undurchschaubarer Fremder

Als mein Wein kam, nutzte ich die Gelegenheit, um mich dem Fremden erneut zu nähern – ich bin ein kontaktfreudiger Mensch und finde es unnatürlich, zu zweit an einem Tisch zu sitzen und zu schweigen –, ich hob mein Glas und sagte : Zum Wohl, mein Name ist Clarin. – Er zuckte zusammen, so daß die Zigarettenasche, die abzustreifen er vergessen hatte, auf seine Serviette fiel. Er griff mit der linken Hand nach seinem Glas und sagte : Freut mich. – Aber darauf, sich seinerseits vorzustellen, schien er verzichten zu wollen. Ich sah, daß er am Ringfinger zwei Ringe trug, schlichte Eheringe, und folgerte daraus, daß er wahrscheinlich Witwer war. Ein Anhaltspunkt immerhin, sagte ich mir, wenn er sich sonst schon nicht erschließen läßt wie andere Menschen, die man nach einer Viertelstunde, auch ohne mit ihnen zu reden, ein wenig einordnen kann, zumindest in die Rubrik sympathisch oder unsympathisch. Doch selbst in dieser Hinsicht kam ich zu keinem Urteil. Ich wußte nur: er interessiert mich. Ich mußte wieder an Valerie denken, an ihre Undurchsichtigkeit, die mich am Anfang fasziniert und gegen Ende abgestoßen hatte. Da fragte mich mein Gegenüber : Wie finden Sie ihn? – Nun zuckte ich zusammen. Den Wein? fragte ich. Nein, sagte er, den Blick, den Ausblick. – Ich sagte, ich fände ihn schön, gerade auch jetzt, wo die Sonne untergegangen sei und das Panorama gegenüber nur noch aus dunklen Blautönen bestehe, im übrigen sei mir die Landschaft seit Jahren vertraut. Er nickte befriedigt, er sagte : Seit Jahren vertraut – das ist eine einnehmende Wendung, und was die Blautöne angeht : Sie sind nicht etwa Maler? – Nein, sagte ich, ich bin Jurist, Anwalt, und Sie? – So, sagte er mit einer leichten und, wie mir schien, fast verächtlichen Dehnung, auf die Gegenfrage ging er nicht ein, er hatte sie wohl überhört, weil eben das Essen gebracht wurde.

M. Werner
Am Hang (2004)

ANGLAIS

Meeting Lucas

In the flat I was setting about making Jochen his tea when the phone rang.

"Ms Gilmartin?"

"Speaking."

"This is Anna Orloggi." It was the same woman - she pronounced her surname without a hint of an Italian accent, as if she were from one of the oldest families in England.

"Yes," I said, aimlessly. "Hello."

"Lord Mansfield will see you in his club on Friday evening at 6.00 p.m. Have you a pen and paper?"

I took down the details: Brydges' was his club - not Brydges Club, just Brydges' - and an address off St James's.

"Six p.m. this Friday," Anna Orloggi repeated.

"I'll be there."

I hung up and felt an immediate elation that our ruse had worked and also a disturbing nervousness, knowing that I was finally going to be the one to meet Lucas Romer. Everything had become real, all of a sudden, and I felt the elation give way to a small squirm of nausea and my mouth seemed suddenly dry of all saliva as I thought about this encounter. I knew I was experiencing an emotion that I claimed to be immune to - I was feeling just a little bit frightened.

"Are you all right, Mummy?" Jochen asked.

"Yes. Fine, darling. Twinge of toothache."

I called my mother to tell her the news.

"It worked," I reported, "just like you said."

"Good," she said, her voice quite calm. "I knew it would. I'll tell you exactly what to say and do."

As I hung up a knock came on the door that led down from the flat to the surgery below. I opened the door to find Mr Scott standing there, beaming, as if - through the floor - he'd heard me say "twinge of toothache" and had bounded upstairs to minister to me. But behind him was a hot, short-haired young man in a cheap dark suit.

"Hello, hello, Ruth Gilmartin," Mr Scott said. "Great excitement. This young man's a policeman - a detective, no less - wants to have a word with you. See you later - maybe..."

I showed the detective into the sitting-room. He took a seat, asked if he might remove his jacket - steaming hot outside - and said his name was Detective Constable Frobisher, a name I found reassuring, for some perverse reason, I thought, as DC Frobisher hung his jacket carefully over the arm of a chair and sat down again.

"Just a few questions," he said taking out and flicking through his notebook.

William Boyd
Restless (2006)

شخصية فلكورية

المسافة بين ممر بهلر حيث يسكن زكي بك الدسوقي ومكتبه في عمارة يعقوبيان لا تتعدى مائة متر لكنّه يقطعها كلّ صباح في ساعة، إذ يكون عليه أن يحيي أصدقاءه في الشارع: أصحاب محلات الملابس والأحذية والعاملين فيها من الجنسين، الجرسونات والعاملين في السينما ورواد محلّ البنّ البرازيليّ، حتّى البوابين ومسّاحي الأحذية والمتوسّلين وعساكر المرور يعرفهم زكي بك بالاسم ويتبادل معهم التحيّات والأخبار. زكي بك من أقدم سكّان شارع سليمان بلثا، جاء إليه في أواخر الأربعينات بعد عودته من بعثته في فرنسا، لم يفارقه بعد ذلك أبدا... وهو يشكّل بالنسبة لسكّان الشارع شخصية فلكورية محبوبة عندما يظهر عليهم ببذلته الكاملة صيف شتاء التي تخفي باتّساعها جسده الضئيل الضامر ومنديله المكويّ بعناية المتدلّي دائما من جيب السترة بنفس لون رابطة العنق وذلك السيجار الشهير الذي كان أيّام العزّ كوبيّا فاخرا فصار الآن من النوع المطّي الرديء المكتوم ذي الرائحة الفظيعة، وجهه المتغمّض العجوز ونظّارته الطبيّة السميكة وأسنانه الصناعيّة اللامعة وشعره الأسود المصبوغ بخصلاته القليلة المصفّفة من اليسار إلى أقصى يمين الرأس بهدف تغطية الصلعة الفسيحة الجرداء... باختصار يبدو زكي الدسوقي أسطورياً على نحو ما، ممّا يجعل حضوره مشوّقا وغير حقيقيّ تماما (كأنّه قد يختفي في أيّ لحظة أو كأنّه ممثّل يؤدّي دورا ومن المفهوم أنّه بعد ما يفرغ سوف ينزع عنه ملابس التمثيل ويرتدي ثيابه الأصليّة) فإذا أضفنا إلى ذلك روحه المرحة ونكاته الفاحشة المنهمرة وقدرته المدهشة على مخاطبة أيّ شخص يراه وكأنّه صديق قديم أدركنا عندئذ سرّ الحفاوة التي يلقاه بها كلّ إنسان في الشارع. والحقّ أنّه ما إن يظهر زكي بك في أوّل الشارع في نحو العاشرة صباحا، حتّى تتعالى تحيّات الصباح من كلّ صوب وكثيرا ما يندفع ناحيته بعض مريديه من الشبّان العاملين في المحلات ليسألوه مداعبين عن بعض المسائل الجنسيّة التي غمضت عليهم...

عمارة يعقوبيان ، علاء الأسواني 2005

ESPAGNOL

Una foto quemada

La mujer que me hablaba debía de rondar los sesenta años y vestía el uniforme nacional de viuda devota. Un par de rulos asomaban bajo un pañuelo rosa que le cubría el pelo, y las pantuflas iban a juego con unas medias color carne. Di por sentado que era la portera del inmueble.

- ¿Es que la tienda está en alquiler? - pregunté.

- ¿No venía usted por eso ?

- En principio no, pero nunca se sabe, a lo mejor me interesa.

La portera frunció el ceño, decidiendo si me catalogaba de cantamañanas o me concedía el beneficio de la duda. Adopté la más angelical de mis sonrisas.

- ¿Hace mucho que cerró la tienda ?

- Lo menos doce años, cuando se murió el viejo.

- ¿El señor Fortuny ? ¿Lo conocía usted ?

- Llevo cuarenta y ocho años en esta escalera, mozo.

- Entonces a lo mejor conoció usted también al hijo del señor Fortuny.

- ¿Julián ? Pues claro.

Saqué del bolsillo la fotografía quemada y se la mostré.

- ¿Cree que podría decirme si el joven que aparece en la fotografía es Julián Carax ?

La portera me miró con cierta desconfianza. Tomó la fotografía en sus manos y clavó la mirada en ella.

- ¿Le reconoce ?

- Carax era el apellido de soltera de la madre - matizó la portera con cierta reprobación -. Éste es Julián, sí. Le recuerdo muy rubito, aunque aquí en la foto parece que tenga el pelo más oscuro.

- ¿Podría decirme quién es la muchacha que está con él ?

- ¿Y quién lo pregunta ?

- Disculpeme, mi nombre es Daniel Sempere. Estoy tratando de averiguar algo sobre el señor Carax, sobre Julián.

- Julián se fue a París, allá en los años 18 o 19. Su padre quería mucho meterlo en el ejército, ¿sabe ? yo creo que la madre se lo llevó para librarlo al pobrecillo.

Carlos Ruiz Zafón
La sombra del viento (2001)

ITALIEN

La Grande Corsa

Era una locanda sulla strada statale, all'inizio del paese. Si poteva mangiare e dormire. C'erano anche un'officina meccanica e un distributore di benzina. Era tutto dello stesso proprietario. All'inizio la pompa di benzina era un aggeggio rudimentale che perdeva da tutte le parti. Ma dopo la guerra avevano fatto tutto moderno, e brillante. Le pompe erano due, rosse. C'era il nome della benzina, e i numeri che scattavano automaticamente. Avevano illuminato tutto e adesso era il posto più sfavillante del paese. Anche la locanda l'avevano risistemata. Avevano messo i tavoli con la plastica sopra. E c'erano dei sedili imbottiti. Era un bel posto.

Prima della guerra, la Grande Corsa, ogni anno, passava da lì. Alcuni concorrenti si fermavano a mangiare qualcosa, e molti facevano rifornimento o piccole riparazioni. C'era sempre un sacco di gente a spiare le macchine e i piloti. Molti erano diventati amici. Dopo la guerra, però, si decise che la Grande Corsa avrebbe evitato i paesi, quando era possibile, per ragioni di sicurezza. Così adesso il tracciato deviava in una strada secondaria, un chilometro prima della locanda, e girava intorno all'abitato. Alla locanda c'erano rimasti male. Ma la Grande Corsa l'avevano ormai nel sangue, e così le cose non erano poi molto cambiate. In quei giorni non si chiudeva mai, e se volevi sapere come andava la gara lì sapevano tutto. C'erano perfino dei piloti che allungavano di quel chilometro per andare a salutare. O per berne uno.

La Grande Corsa era una faccenda massacrante che i più veloci sbrigavano in dodici, tredici ore. Ma al via poteva andarci chiunque. Alcuni finivano per metterci anche due giorni. Erano milleseicento chilometri, senza fermate. Un paio di controlli e via. Centinaia di macchine, una dopo l'altra, su e giù per le strade d'Italia. La gente ci andava matta. Si fermava ogni cosa, dove passava la Grande Corsa, e le automobili si prendevano gli occhi e il cuore di tutti. Spesso ci scappava il morto. Un pilota, alle volte, ma più spesso era gente accorsa sul bordo della strada, per vedere. Gente normale. Ma nessuno era normale, in quelle ore.

Alessandro Baricco
Questa Storia (2005)

PORTUGAIS

Uma acusação injusta

A areia descia lentamente da ampulheta colocada na Mesa Grande. Esvaziava-se o depósito, enquanto, em baixo, o pó se ia amontoando, caindo para os lados, dourado e suave.

Seria a quarta vez que o meirinho¹ iria virar o relógio de areia e já só haveria mais uma hora de audiência. A última, para provar a sua inocência. D. Manuel Álvares sentia-se cansado. O calor era intenso na Casa da Suplicação, em Goa, onde decorria o julgamento; era acusado de ter entregado o forte de Solor, nas Índias Orientais, aos holandeses. Ele!? Que tudo fizera para aguentar o cerco de três meses com apenas trinta soldados. E com o auxílio dos guerreiros belos² de Timor, claro! Sem eles, nada teria sido possível. E ainda dos frades dominicanos. Que mais uma vez tinham demonstrado o seu apoio, pois estavam do outro lado do tribunal a falar com o Desembargador³... E, sobretudo, com a ajuda de Nenu, a sua amada proibida, sobrinha do régulo dos demonaras⁴, o povo da ilha de Solor. A Princesa tinha desaparecido durante a batalha e ele perdera a esperança de voltar a vê-la. Nem sabia se ainda estava viva. Olhou para o Ouvidor, o homem que naquele mesmo momento, e mais uma vez, o acusava:

- Foi visto por testemunha idónea, um soldado que já por diversas vezes demonstrou a sua valentia e qualidade, tanto no cerco de Ormuz como nas campanhas do Norte. Como Vossas Senhorias tiveram a oportunidade de ouvir de viva voz, ele acusou D. Manuel Álvares de ter perdido o forte, de ter mantido conversações amistosas com o inimigo e até de ter recebido presentes! E só depois deste soldado ter escapado, apesar de ferido, é que foi possível saber a verdade. Peço, portanto, a pena máxima para este tipo de traição!

O cansaço vencera a indignação e D. Manuel já nem reagia às acusações. Não percebia por que razão aquele soldado se encarniçava tanto contra ele... Lembrava-se vagamente daquele rosto, mas não conseguia lembrar-se de nada que justificasse a sua atitude.

Pedro Vasconcelos
1613 (2005)

¹O meirinho: *l'huissier*.

²Belos: Confederação de reinos da parte oriental da ilha de Timor.

³O desembargador: *le juge d'appel*.

⁴Povo que habita a parte norte da ilha de Solor.

Новая квартира

Ранней весной тысяча девятьсот девяносто седьмого года, продав двухкомнатную квартиру на окраине, я покупал себе однокомнатную в самом центре Киева у Софиевского собора. Старички, продававшие её, отъезжали в Израиль и пытались вместе с квартирой продать мне десятки ненужных мелочей, вроде самодельной проволочной вешалки¹ в коридоре. Григорий Маркович, глава семьи, усердно приговаривал: «Я знаю всему цену! Я лишнего не возьму». Кое-что я купил, но от большей части вещей отказался. Купил я и полочку с книгами – она именно так и продавалась, чтобы не снимать её со стены и не нести книги в «Букинист» – зачем такая морока². Не знаю, какая часть уплаченных пяти долларов пришлась на книги, а какая на полочку, но во всяком случае книги я особенно не рассматривал, отметив взглядом лишь академическое издание Льва Толстого «Война и мир». Эта книга была большого формата и, должно быть, пятидесятих годов издания. Такие книги я любил если не за содержание, то за солидный вид.

Двенадцатого марта наступил момент передачи ключей. Я приехал под вечер. У парадного стоял микроавтобус, присланный агентством «Сохнут». Старички грузились. Им учтиво³ помогали два представителя агентства.

– Ну, Коля Сотников, – сказал я себе, оставшись один в приобретённой квартире, – теперь ты хозяин этой развалины⁴!

D'après Andreï Kourkov
Le Bon Ange de la mort (2000)

1- самодельная проволочная вешалка = *portemanteau improvisé en fil de fer*

2- морока = *tracas*

3- учтиво = *avec courtoisie*

4- развалина = *ruine*